

La nuit est mon royaume

Le monde nous appartient, Belgique, 2012, 1 h 28

Élie Castiel

Number 291, July–August 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2014). Review of [La nuit est mon royaume / *Le monde nous appartient*, Belgique, 2012, 1 h 28]. *Séquences*, (291), 58–58.

Le monde nous appartient

La nuit est mon royaume

Dans toute manifestation cinématographique, il arrive que certains films inattendus émergent au beau milieu de la multitude d'autres titres programmés. Dans le cas du Festival des films du monde 2012, le long métrage de Stephan Streker, ancien critique de cinéma et journaliste sportif, nous avait secoués. Après *Michael Blanco* (2004), le jeune cinéaste propose *Le monde nous appartient*, titre on ne peut plus évocateur qui s'affiche comme une véritable révélation. Car tout émane à partir d'une belle proposition, d'une idée de départ qui renoue avec la mission première du cinéma : raconter une histoire tout en demeurant original et intègre.

Élie Castiel



La nuit éveille les rêves éveillés les plus fous

Mais il s'agit aussi d'une belle aventure, la rencontre entre un cinéaste et ses comédiens, entre la caméra et le corps en vibration, entre un récit vachement cinématographique et une mise en scène souple, solide, fébrile et magnifiquement inspirée. En un peu moins de 90 minutes, le film nous plonge dans un univers fictionnel qui, tout en conservant son indépendance d'esprit et sa propre personnalité, rappelle avec nostalgie la poésie écorchée de Leos Carax et par moments le minimalisme mystique des frères Dardenne. Sur ce dernier point, ce n'est donc pas par hasard si on retrouve Olivier Gourmet, comme d'habitude, impeccable. Mais *Le monde nous appartient* est surtout un rendez-vous intime avec des acteurs : Vincent Rottiers, dont l'avenir prometteur vient de passer avec ce film au stade de vedette confirmée, et Ymanol Perset, digne représentant d'une nouvelle génération de comédiens qui redonnent au cinéma hexagonal – incluant, dans ce cas, le cinéma belge – sa véritable portée. Enfin, la grande rencontre du film, c'est aussi celle avec le compositeur Ozark Henry, dont les sonorités fluides et envoûtantes procurent à l'œuvre sa texture lumineuse.

Il y a Julien, footballeur professionnel, qui partage sa vie avec sa copine et son père pompier-ambulancier, chez qui il vit. Et il y a Poug, jeune révolté qui veut une grande vie. Julien et Poug se ressemblent. Ils pourraient être amis. Et pourtant. Simple récit pour une mise en scène assumée, superbement maîtrisée, procurant au plan ses plus nobles intentions ; en tant qu'ancien critique, Streker se souvient très bien des règles qui régissent tout acte cinématographique qui se respecte.

L'atmosphère du film est nocturne. La nuit éveille les sensations les plus inattendues, les rêves éveillés les plus fous, mais invite aussi aux dangers, aux nombreux périls. Chez Streker, elle est également, par son côté mystérieux, source de tous les possibles.

Et c'est également la possibilité pour Antoine Roch (*Attila Marcel*), directeur photo, de manipuler sa caméra dans les méandres du désespoir, de l'instinct et de la confusion. Car c'est ainsi que se déroule le film, âpre, violent, sans concessions. Mais derrière tout cela, un sentiment de survie chez les personnages, une volonté d'échapper au temps qui détruit, aux intervalles ou suspensions qui peuvent nous échapper, qui arrivent sans crier gare.

Et paradoxalement, le film invite à un espace horizontal, donnant ainsi un faux air de liberté, rendant le drame encore plus virulent. L'intime se conjugue à l'ostensible pour mieux définir l'action. Aucun recul chez le jeune cinéaste. Tout le contraire : il fonce droit devant, à bras grands ouverts, comme les personnages, ne craignant rien, défiant toutes sortes d'obstacles.

D'où une idée précise de la temporalité : dans *Le monde nous appartient*, l'espace et le temps s'immiscent l'un à l'autre abruptement, sans s'annoncer. Les histoires s'alternent, les récits se chevauchent et c'est voulu ainsi. Car le film est volontairement bordélique dans sa mise en scène, refusant les carcans attribués à la réalisation classique linéaire, horizontale, sans reproche.

Et pourtant, il y a aussi dans la réalisation, malgré son caractère éraflé, une présence, une âme propre qui pourrait désorienter certains spectateurs habitués aux recettes établies. Entre sa vision du cinéma et les sujets filmés, une intense intimité chez le cinéaste, une complicité qui se traduit par une ligne narrative faussement linéaire se permettant de petits moments de magie, comme dans la séquence du début qui se précise à la toute fin, brillant moment de mise en scène où le tragique se mêle à la corporalité des comédiens de façon tout à fait magistrale.

Car *Le monde nous appartient* est aussi un film sensuel, charnel et qui, sans s'en rendre vraiment compte, ou peut-être bien par instinct, confirme avec rigueur la trajectoire contemporaine du cinéma d'auteur : le rapport inévitable au corps. Dans le cas de Stephan Streker, ce cheminement est brillamment assumé. Et en guise de bonheur, Bruxelles la nuit n'a jamais été filmée aussi charnellement.

■ **Origine :** Belgique – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 28 – **Réal. :** Stephan Streker – **Scén. :** Stephan Streker – **Images :** Antoine Roch – **Mont. :** Dan Dobi – **Mus. :** Ozark Henry – **Son. :** Carine Zimmerlin – **Dir. art. :** Catherine Cosme – **Cost. :** Frédérique Leroy – **Int. :** Vincent Rottiers (Poug), Ymanol Perset (Julien), Olivier Gourmet (Freddy), Reda Kateb (Zoltan), Dinara Droukarova (Magali), Sam Louwyck (Éric), Laura Davidt (Élodie), Albert Cartier (le coach) Bernard Suin (Kestemont), Michaël Jonckheere (Max) – **Prod. :** Michaël Goldberg, Boris Van Gils, Jeremy Burdek, Gilles Waterkeyn – **Dist. / Contact :** K-Films Amérique.